

SPORT FÉMININ

DONNER LE GOÛT DES SPORTS AUTOMOBILES ?

Les inégalités de genre constituent un enjeu de plus en plus prégnant dans les différentes sphères de la société. Longtemps à l'écart, le monde du sport semble prendre conscience du travail à accomplir afin de faire émerger des pratiques plus vertueuses. Analyse.



AUTEUR **Cyrille Rougier**
TITRE Chargé d'étude au CDES

Le projet *Girls on Track*, mis en place dans le cadre du programme Erasmus + par la Fédération internationale d'automobile (FIA)¹ offre une illustration saisissante de la force de ces mécanismes sociaux. Élaboré avec l'objectif de promouvoir la pratique des sports automobiles chez les jeunes femmes, ce programme a par ailleurs donné lieu à une étude réalisée par le Centre de droit et d'économie du sport (CDES). Celle-ci avait pour

objectif non seulement d'évaluer la pertinence des actions mises en place, mais aussi de réaliser une analyse sociologique des freins à la pratique féminine des sports automobiles.

Menée par questionnaires auprès de plus de 850 participantes dans neuf pays, cette étude fait ressortir des taux de satisfaction particulièrement impressionnants, puisque 96 % d'entre elles se déclarent ainsi satisfaites ou très satisfaites de cette expérience. Si ces réponses constituent bien entendu un signal extrêmement positif, de tels pourcentages amènent nécessairement à interroger l'échantillon retenu. Tout d'abord, toutes les associations nationales (ASN) en charge de l'organisation n'ont pas joué la même carte, certaines passant par leur réseau de licenciées et touchant donc un public déjà averti, d'autres ouvrant davantage le recrutement, notamment en sollicitant les écoles locales. Il est toutefois important de souligner que les taux de satisfaction enregistrés sont extrêmement élevés, quelles que soient les catégories de participantes retenues, y compris chez les « rookies »². Celles-ci se déclarent ainsi satisfaites ou très satisfaites à 95 %, avec un pourcentage de très satisfaites malgré tout inférieur par rapport aux « compétitrices » (celles ayant déjà pris part à des compétitions), avec respectivement 63 % et 83 % d'entre elles.

Ces résultats permettent de souligner le fait que l'accès à la pratique constitue donc bel et bien le premier écueil à dépasser, d'où la pertinence de la mise en place de ce type de programmes. Pour le dire autrement, lorsqu'on leur permet d'essayer, les jeunes femmes peuvent développer un véritable intérêt pour la pratique des sports automobiles. Si cela peut sembler relativement évident, il convient de rappeler que les sports automobiles apparaissent pourtant ●●●

1. V. p. 32 de ce numéro.

2. « Rookies » : celles n'ayant jamais pratiqué.

●●● comme une discipline particulièrement marquée par les inégalités de genre. La FIA évalue ainsi la féminisation de ses pratiquantes aux alentours de 6,5 %.

Cet article entend revenir sur les inégalités de genre dans l'accès à la pratique à travers l'analyse des logiques sociales expliquant l'intérêt de certaines pour les sports automobiles. Afin de mieux comprendre ces mécanismes, nous nous intéresserons plus précisément dans cet article aux jeunes femmes les plus engagées dans les sports automobiles au sein de notre échantillon, à savoir les compétitrices. Après avoir identifié les caractéristiques sociodémographiques de ces dernières, nous reviendrons sur l'importance de la socialisation familiale pour expliquer la pratique féminine des sports automobiles, avant enfin d'évoquer la perception que ces jeunes femmes portent sur leur propre pratique.

DES PROFILS SOCIODÉMOGRAPHIQUES SPÉCIFIQUES

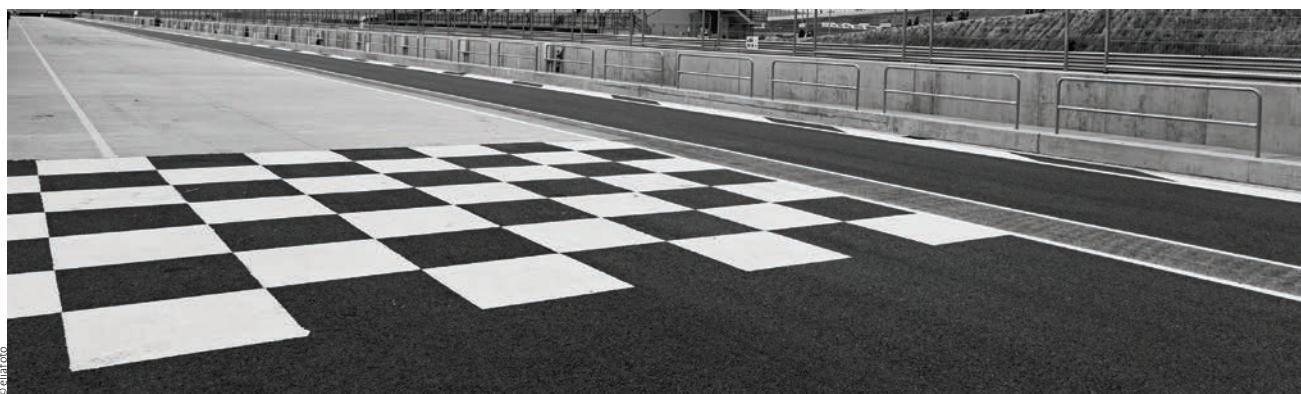
Légèrement plus « âgées » que la moyenne de la population étudiée (15,5 ans contre 15,1), les compétitrices présentent un certain nombre de spécificités sur le plan sociodémographique. Elles sont par exemple davantage issues du milieu rural que le reste des participantes. 44 % d'entre elles déclarent vivre à la campagne, contre 21 % en moyenne pour l'ensemble des participantes. Au-delà de cette implantation territoriale, le positionnement social de leurs

parents diffère lui aussi quelque peu. Ceux-ci semblent en effet à la fois moins diplômés que ceux des autres participantes, mais aussi porteurs d'un capital économique supérieur.

Ainsi, la part des diplômés du niveau primaire ou de premier cycle est beaucoup plus élevée chez les parents des compétitrices, aux alentours de 30 % contre 14 % environ en moyenne. À l'inverse, on retrouve chez eux deux fois moins de diplômés du supérieur (respectivement 36 et 29 % des mères et des pères des compétitrices contre 49 et 41 % dans la population totale).

D'un point de vue professionnel, les parents des compétitrices semblent davantage issus du secteur privé. Alors que 45 % des mères et 61 % des pères des participantes évoluent dans ce secteur, ces taux s'élèvent respectivement à 58 % et 69 % dans le cas des parents des compétitrices. Plus précisément, la part des chefs d'entreprise (que ce soit avec ou sans employé) est 30 % plus importante chez les mères des compétitrices que pour l'ensemble de la population étudiée.

Il semble donc que l'on ait ici affaire à des jeunes femmes implantées plutôt en zone rurale, pas nécessairement dotées d'un important capital culturel, mais vraisemblablement issues de milieux caractérisés davantage par une certaine aisance économique. Cela renvoie bien au fait que les sports automobiles constituent une activité particulièrement coûteuse, tout en attirant à eux un public relativement éloigné des milieux culturels. Toutefois, au-delà de ces



■ Les institutions sportives mettent en place de nombreux dispositifs afin de lutter contre les inégalités de genre.

■ Il convient de tenir compte des facteurs sociaux à l'origine de ces inégalités afin de pouvoir espérer les dépasser.

caractéristiques, il est essentiel de relever le fait que ces compétitrices se caractérisent surtout par une socialisation particulièrement aboutie aux sports automobiles.

L'IMPORTANCE DE LA SOCIALISATION FAMILIALE

Sans surprise, les compétitrices se différencient du reste de l'échantillon par un niveau de connaissance des sports automobiles particulièrement conséquent. Que ce soit dans leur connaissance des institutions fédérales, dans leur suivi de l'actualité de ces disciplines ou dans la capacité à nommer des pilotes (hommes ou femmes), leurs taux de réponse sont largement plus élevés que la moyenne.

L'explication de cette connaissance spécifique est cependant à chercher plus largement dans la socialisation reçue au sein de la sphère familiale. Or, là encore, les compétitrices se distinguent particulièrement du reste de la population par le fait que la pratique des sports automobiles apparaît chez elles comme quelque chose de relativement coutumier. En effet, 63 % d'entre elles affirment que leur père a déjà pratiqué un sport auto, tandis que ce pourcentage s'élève à 47 % en ce qui concerne leur frère. Ces taux sont largement plus élevés que la population moyenne, avec respectivement 33 % et 18 %. L'écart est toutefois encore plus conséquent au niveau des membres féminins de la famille. Ainsi, chez les compétitrices, 16 % des mères et 23 % des sœurs ont déjà pratiqué un sport automobile, ce qui est respectivement 2,5 et 3,3 fois plus important que pour la population dans son ensemble.

Ces quelques chiffres permettent d'illustrer la force des déterminants sociaux permettant la pratique féminine des sports automobiles, ce que confirme par ailleurs l'analyse qualitative.

ÊTRE UNE FILLE DANS UN MONDE DE GARÇONS

L'analyse qualitative menée à partir d'entretiens avec les finalistes du programme confirme l'importance de cette socialisation, mais aussi de mieux saisir la façon dont celles-ci perçoivent leur investissement sportif. Tout d'abord, la quasi-totalité d'entre elles provient de familles impliquées d'une façon ou d'une autre dans le monde de l'automobile, que ce soit par passion sportive et/ou dans le cadre

professionnel. Celles-ci semblent ainsi baigner dès l'enfance dans un univers où les sports automobiles occupent une place centrale : par la pratique des membres de la famille, par le fait de visionner « en famille » les compétitions à la télévision, etc. On retrouve à ce titre un certain nombre d'éléments évoqués dans la littérature sociologique³ au sujet du positionnement des femmes dans les sports dits « masculins », en particulier sur l'importance du contexte familial pour expliquer cette socialisation sexuée « inversée »⁴.

Il n'est dès lors pas surprenant d'observer chez ces jeunes femmes non seulement une expérience impressionnante de la pratique (huit ans de pratique pour certaines, y compris dans des compétitions internationales) mais aussi un goût particulièrement incorporé pour les sports automobiles. Interrogées sur ce qu'elles apprécient dans cette pratique, celles-ci évoquent ainsi spontanément les aspects compétitifs (performance, exigence, rigueur, etc.), la mobilisation de tous les sens (sensation de vitesse, odeur de l'essence), mais aussi le sentiment d'appartenance à une « communauté ».

Cela n'empêche cependant pas qu'elles se retrouvent dans une forme d'isolement au sein de leur groupe de pratique qui constitue de véritables entre-soi masculins. Elles se trouvent ainsi confrontées à des réactions plus ou moins hostiles, non seulement dans le cadre de la pratique sportive, mais aussi à l'extérieur. Ainsi, tandis qu'elles décrivent des garçons « gentils... tant qu'ils gagnent », elles évoquent aussi les formes d'incompréhension que peut susciter leur goût des sports automobiles auprès des jeunes femmes qu'elles fréquentent dans le milieu scolaire.

Ces éléments illustrent parfaitement les obstacles à une plus grande féminisation de la pratique des sports auto. Cela ne signifie pas pour autant que ces jeunes femmes se sentent en victimes incapables de se défendre. Au contraire, pour celles d'ores et déjà engagées dans les sports auto, le fait d'évoluer en terrain non conquis semble constituer une source de motivation supplémentaire. Pour autant, si ce type de réaction rappelle le fait que la pratique permet de gagner en assurance et en estime de soi, cela souligne aussi la détermination nécessaire pour faire face aux obstacles. Or, cette volonté étant elle-même le fruit de la socialisation de ces jeunes femmes, cela souligne bien l'ampleur du défi qui reste à relever pour contrer les logiques sociales à l'origine des inégalités de genre dans le sport et dans les autres secteurs de la société. ■

3. C. Louveau, M. Metoudi, « Talons aiguilles et crampons alu... Les femmes dans les sports de tradition masculine », Rapport de recherche, Institut national du sport et de l'éducation physique (Insep), 1986, ffhall-01980362 ; Ch. Mennesson, *Être*

une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre, L'Harmattan, 2005.
4. Ch. Suaud, « Sports et esprit de corps », in F. Landry, M. Landry, M. Yvelès (dir.), *Sport... le troisième millénaire*, Presses universitaires de

Laval, 1991 ; Ch. Mennesson, « Être une femme dans un sport "masculin". Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, n° 55, 2004/3, p. 69.